

SANS FAUCILLE NI MARTEAU

Ruptures et retours dans les littératures
européennes post-communistes



CLARA ROYER ET
PETRA JAMES (DIR.)

Dans le sillage du vingtième anniversaire des années 1989-1991, cet ouvrage vise à dresser un bilan de l'évolution de ces littératures qui ont été bouleversées par la chute du régime communiste en Europe. Sa méthode interdisciplinaire, alliant la sociologie de la vie littéraire à l'analyse esthétique, permet d'éclairer le lien entre la transition géopolitique et les enjeux socio-culturels, thématiques et esthétiques des littératures post-communistes. La mise à bas du système communiste a entraîné un bouleversement du statut de l'écrivain, désormais acteur du marché du livre mondial. Or, les littératures de ces trois aires habituellement décrites comme Europe centrale, Europe orientale et Europe balkanique entretiennent de nombreuses complicités esthétiques et solidarités thématiques. Les études réunies dans le présent volume prennent soin d'en éclairer les ruptures et les continuités, tout en montrant les passerelles qui unissent ces trois espaces. Aux études présentées ici répondent sept traductions inédites de textes littéraires, qui permettent d'allier la réflexion théorique au plaisir de la lecture. L'ouvrage que le lecteur tient entre ses mains est issu de trois rencontres entre historiens de la littérature, écrivains, traducteurs et historiens, qui ont eu lieu en 2010 et 2011.

CLARA ROYER, docteur en histoire, études slaves et études hongroises, est Maître de conférences à l'université Paris-Sorbonne (Paris IV), où elle enseigne les cultures d'Europe centrale et la littérature hongroise. Ses deux axes de recherche sont l'écrivain face à l'Histoire et les cultures du divertissement en Europe centrale au tournant des siècles.

PETRA JAMES, docteur en études slaves et littérature comparée, est Chargée de cours à l'Université Libre de Bruxelles, où elle enseigne la littérature tchèque et les civilisations d'Europe centrale. Ses axes de recherche sont la mémoire culturelle dans la prose contemporaine d'Europe centrale et l'histoire comparée des avant-gardes.

Sans faucille ni marteau

Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes



P.I.E. Peter Lang

Bruxelles · Bern · Berlin · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

NOUVELLE POÉTIQUE COMPARATISTE

Directeur de collection

Marc MAUFORT, *Université Libre de Bruxelles*

Comité scientifique

Franca BELLARSI, *Université Libre de Bruxelles*
Yves CHEVREL, *Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)*
Jeanne DELBAERE-GARANT, *Université Libre de Bruxelles*
Jean-Pierre DURIX, *Université de Bourgogne-Dijon*
Dorothy FIGUEIRA, *University of Georgia, USA*
Douwe FOKKEMA (†), *Utrecht University*
Gerald GILLESPIE, *Stanford University*
Paul HADERMANN, *Université Libre de Bruxelles*
Bart KEUNEN, *Universiteit Gent*
Eva KUSHNER, *University of Toronto*
Geert LERNOUT, *Universitaire Instelling Antwerpen*
Albert MINGELGRÜN, *Université Libre de Bruxelles*
Randolph POPE, *University of Virginia*
Haun SAUSSY, *University of Chicago*
Steven SONDRUP, *Brigham Young University, USA*
Hendrik VAN GORP, *Katholieke Universiteit Leuven*
Jean WEISGERBER, *Université Libre de Bruxelles*
Ulrich WEISSTEIN, *University of Graz*

Assistentes de rédaction

Caroline DE WAGTER, *Université Libre de Bruxelles*
Amy TECTOR, *Université Libre de Bruxelles*

Clara ROYER et Petra JAMES (dir.)

Sans faucille ni marteau

**Ruptures et retours dans les littératures
européennes post-communistes**

Nouvelle poétique comparatiste
n° 29



inalco
CREE
Centre de recherche
Europes-Eurasie

Publié avec le soutien du Centre de Recherches sur les Cultures et Littératures d'Europe centrale, orientale et balkanique (CRECOB) de l'Université Paris-Sorbonne, du Centre de Recherches Europes-Eurasie (CREE) de l'Inalco et du Centre d'Études tchèques de l'Université Libre de Bruxelles.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit, est illicite. Tous droits réservés.

© P.I.E. PETER LANG S.A.
Éditions scientifiques internationales
Bruxelles, 2013
1 avenue Maurice, B-1050 Bruxelles, Belgique
www.peterlang.com ; info@peterlang.com

Imprimé en Allemagne

ISSN 1376-3202
ISBN 978-2-87574-126-4 (paperback)
ISBN 978-3-0352-6382-4 (eBook)

D/2013/5678/101

Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Bibliothek »
« Die Deutsche Bibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site <http://dnb.ddb.de>.

Table des matières

Remerciements	11
Des littératures sans faucille ni marteau	13
<i>Petra James et Clara Royer</i>	
Sortie du communisme en Europe médiane.	
Problèmes et enjeux	21
<i>Antoine Marès</i>	
PREMIÈRE PARTIE. NOUVEAUX DÉFIS DE LA LITTÉRATURE, NOUVEAUX VISAGES DE L'ÉCRIVAIN	
Transitions, retours, décalages. Les transformations de la scène littéraire et éditoriale tchèque après 1989	43
<i>Petra James</i>	
La période bleue de Kúčanský-Smith (nouvelle)	55
<i>Pavel Vilikovský</i>	
Du sujet lyrique au sujet autofictionnel.	
La scène littéraire berlinoise à l'épreuve du « tournant »	67
<i>Sibylle Goeppe</i>	
La Gauche réformiste de RDA et l'opposition tchèque (essai)	83
<i>Jan Faktor</i>	
Sur les ruines de la littérature engagée.	
La prose polonaise après 1989	93
<i>Kinga Siatkowska-Callebat</i>	
Quand tout change, rien ne change. Les littératures tsiganes après l'ère soviétique	107
<i>Cécile Kovacshazy</i>	
Vingt ans après : que sont les espoirs devenus ?	
Le contexte socio-littéraire postsoviétique : 1992-2012	119
<i>Hélène Mélat</i>	

DEUXIÈME PARTIE.

ENTRE CRISPATIONS ET DÉCRISPATIONS NATIONALES

- Between Sisyphus and Sacher-Masoch. Ukrainian Writers in Hope of Transforming the Cognitive Map of Europe**135
Vitaly Chernetsky
- Explorations sur le terrain du sexe ukrainien (extrait)**.....151
Oksana Zaboujko
- La littérature estonienne récente et la déconstruction des mythes identitaires**.....161
Antoine Chalvin
- Identity Problems and Existential Trauma. Bosnian, Croat and Serbian Novels at the Beginning of the New Millennium**177
Marija Mitrović
- Ljudevit K., victime de la guerre Patriotique (nouvelle)**.....189
Svjetlan Lacko Vidulić
- Repenser l'histoire. La littérature géorgienne postsoviétique et sa réception**197
Atinati Mamatsashvili-Kobakhidze
- Minsk, ville soleil des rêves d'Arthur Klinau. Une littérature biélorussienne de résistance sur les ruines architecturales du communisme**.....211
Virginie Symaniec
- Petit guide touristique pour la ville soleil (extraits)**.....221
Arthur Klinau

TROISIÈME PARTIE.

LES ESTHÉTIQUES LITTÉRAIRES À L'ÉPREUVE DE L'HISTOIRE

- Le romanesque déjanté dans la création centre-européenne. Trois romans d'un tournant de millénaire**.....239
Xavier Galmiche
- La critique littéraire tchèque après 1989**.....251
Martin Petras

Éloge de la rupture. La littérature bulgare du XXI^e siècle et ses nouvelles esthétiques	273
<i>Marie Vrinat-Nikolov</i>	
Thé à la cerise (nouvelle)	289
<i>Guéorgui Gospodinov</i>	
Indics et agents : la fiction face aux archives. Péter Esterházy et Marek Nowakowski	297
<i>Clara Royer</i>	
Clara de Cotnari (nouvelle)	313
<i>Cătălin Mihuleac</i>	
Notices biographiques	329

Remerciements

Ce livre, qui propose à la fois des études originales et des textes littéraires inédits jusqu'ici en français, n'aurait pu se faire sans la générosité des écrivains qui ont accepté de nous donner les droits des œuvres ici présentées. Nous souhaitons donc ici exprimer notre profonde gratitude envers Pavel Vilikovský, Jan Faktor, Oksana Zaboujko, Svjetlan Lacko Vidulić, Athur Klinaù, Guéorgui Gospodinov et Cătălin Mihuleac, qui nous permettent ainsi de faire dialoguer les littératures européennes après le communisme et leur critique littéraire.

Mais ces textes n'auraient pu être offerts au lecteur sans le dévouement de leurs traducteurs vers le français : aussi adressons-nous nos plus vifs remerciements à Peter Brabenec, Sibylle Goepper, Iryna Dmytrychyn, Daniel Baric, Larissa Guillemet et Virginie Symaniec, Marie Vrinat-Nikolov et Constantin Zaharia, qui ont accepté de faire passer vers le français ces textes avec talent et désintéressement.

Enfin, deux institutions, le Centre de recherches Europes-Eurasie (CREE) de l'INALCO, et le Centre d'études tchèques de l'Université libre de Bruxelles, se sont jointes à la publication de cet ouvrage initié par le Centre interdisciplinaire de recherches centre-européennes (CIRCE) au sein du Centre de recherches sur les cultures et les littératures d'Europe centrale, orientale et balkanique (CRECOB) de l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV). Nous les remercions chaleureusement.

Des littératures sans faucille ni marteau

Petra JAMES et Clara ROYER

Les années 2009-2011 ont vu se multiplier les célébrations du vingtième anniversaire de la chute du Mur de Berlin et de la fin du communisme en Europe centrale et orientale, et de nombreux ouvrages ont proposé des bilans historiques, sociologiques et littéraires de deux décades souvent dites de transition¹. C'est dans ce contexte que le Centre de recherches sur les cultures et les littératures d'Europe centrale, orientale et balkanique (CRECOB) de l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV) a proposé une série de manifestations visant à révéler les enjeux des littératures post-communistes en Europe. Une journée d'études tenue à Paris le 22 octobre 2010 a esquissé une comparaison des contextes socioculturels de la vie littéraire dans six pays d'Europe centrale et orientale depuis 1989-1991 (Allemagne, République tchèque, Hongrie, Bulgarie, Biélorussie, Russie). Cette journée préparait le terrain à un colloque interdisciplinaire, organisé par Petra James, Hélène Mélat et Clara Royer avec l'aide précieuse d'Aurélie Rouget-Garma, qui a eu lieu des 24 au 26 mars 2011 à Paris, avec le soutien de l'Ambassade de la République tchèque, de l'INALCO et du Centre de civilisation polonaise. Intitulé « Les littératures de l'Europe centrale, balkanique et orientale sur les ruines du communisme », il a réuni vingt-deux chercheurs en provenance de onze pays, qui ont eu à cœur d'explorer certaines des conséquences de la chute des régimes communistes sur la création littéraire. Une soirée à l'Ambassade de la République tchèque à Paris a réuni quatre écrivains, Pavel Vilikovský (Slovaquie), Jiří Kratochvíl (République tchèque), Cătălin Mihuleac (Roumanie) et Svjetlan Lacko Vidulić (Croatie) et leurs traducteurs respectifs, Peter Brabenec, Petra James, Constantin Zaharia et Daniel Baric, autour de la lecture de textes inédits en français et d'entretiens. L'ouvrage que le lecteur tient entre ses mains est issu de ces trois rencontres fructueuses entre historiens de la littérature, écrivains, traducteurs et historiens.

¹ Parmi ces derniers, on citera deux ouvrages incontournables : Rajenda A. Chitnis, *Literature in Post-Communist Russia and Eastern Europe. The Russian, Czech and Slovak Fiction of the Changes, 1988-1998*, Londres/New York, RoutledgeCurzon, 2005 ; Andrew Baruch Wachtel, *Remaining Relevant after Communism: The Role of the Writer in Eastern Europe*, Chicago, University of Chicago Press, 2006.

Si quelques-uns de nos contributeurs sont restés attachés à la métaphore des ruines initialement soumise à leur analyse, c'est une autre image, jaillie de ces rencontres, qui s'est avérée plus juste pour rassembler dans cet ouvrage le large espace de nos investigations littéraires, de l'Allemagne à la Russie. « Sans faucille ni marteau » : ainsi s'avancent les littératures des pays qui ont vu, avec la chute du communisme, l'abdication du règne du réalisme socialiste officiellement en vigueur dans les cultures sous orbite soviétique depuis son adoption au congrès des écrivains soviétiques en 1934, même si cette idéologie esthétique a pu être abandonnée par la suite par certains États socialistes comme la Pologne, voire jamais appliquée comme en Yougoslavie². Les quatorze études réunies dans le présent ouvrage enquêtent donc sur les cadres socio-économiques et les développements esthétiques de ces littératures. Elles entrent en dialogue avec sept textes littéraires qui les nourrissent et les complètent tout en ouvrant d'autres pistes. Certaines nouvelles offrent ainsi des contrepoints géographiques aux études qui les précèdent, dessinant d'incontestables ponts d'une culture à l'autre : à l'étude de Petra James sur l'écrivain tchèque dans le contexte post-communiste vient répondre une nouvelle ironique de Pavel Vilikovsky présentant un écrivain réaliste socialiste désormais privé du système qui le protégeait. De même, la nouvelle de l'écrivain roumain Cătălin Mihuleac, qui s'amuse de la figure du mouchard et de sa victime consentante, entre en résonance avec l'étude de Clara Royer sur deux œuvres polonaise et hongroise écrites à partir d'archives réelles de la police politique communiste.

Certes, réunir dans un même ouvrage des études sur les littératures récentes tchèque, bulgare, russe ou géorgienne, qui ne sont pas, pour dire le moins, créées dans les mêmes conditions politiques, est une gageure. Sans revenir sur les complexités des dénominations de cet espace fluctuant qu'est l'Europe à l'est du Rhin, les études ici proposées révèlent les passages, les complicités esthétiques, et les solidarités thématiques qu'entretiennent les littératures des trois aires habituellement décrites comme Europe centrale, Europe orientale et Europe balkanique. La notion d'espace, creusée par de nombreux écrivains

² Sur le réalisme socialiste, on lira les classiques ouvrages de Régine Robin, *Le Réalisme socialiste. Une esthétique impossible*, Paris, Payot, 1986 et de Michel Aucouturier, *Le Réalisme socialiste*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1998. On pourra approfondir avec le plus récent numéro des *Cahiers slaves*, « Le "réalisme socialiste" dans la littérature et l'art des pays slaves », textes réunis par Michel Aucouturier et Catherine Depretto, n° 8, 2004.

depuis 1989³, s'avère toujours aussi complexe, et l'étude de Vitaly Chernetsky sur le *cognitive mapping* dans la littérature ukrainienne propose une réflexion cruciale sur la cartographie littéraire qui se redessine depuis que l'Europe n'est plus divisée selon une logique de blocs. Mais les frontières persistent, et le rapport complexe que les littératures post-communistes développent avec l'espace occidental et ses modèles culturels et économiques sont également mis à jour dans plusieurs études, notamment celles de Marie Vrinat-Nikolov et de Sibylle Goepper.

Si nos contributeurs prennent pour point de départ le changement de régime politique, ils partagent une réflexion amarrée aux notions de rupture et de continuité. À première vue, la mise à bas du système communiste a entraîné un bouleversement du statut de l'écrivain. Désormais acteur du marché du livre mondial, il ne bénéficie plus de la contraignante protection de l'État socialiste, ni du prestige lié à une éventuelle mise au ban. Le prestige moral d'auteurs publiant envers et contre le régime grâce aux circuits de publication parallèles (en exil ou par le *samizdat*⁴) s'inscrivait dans une continuité avec la figure de l'écrivain guide de son peuple, née de façon concomitante à l'élaboration des nationalismes modernes⁵. Si un tel rôle est encore possible en Biélorussie ou en Géorgie, comme le révèlent les études de Virginie Symaniec et d'Atinati Mamatsashvili-Kobakhidze, il paraît plus difficilement tenable dans la plupart des autres pays. Ainsi Andrew Baruch Wachtel, professeur de la Northwestern University, résumait-il dans sa conclusion le

³ Voir à ce sujet en particulier Malgorzata Smorag-Goldberg et Marek Tomaszewski (dir.), *Mémoire(s) des lieux dans la prose centre-européenne après 1989*, Lausanne, Noir sur Blanc, 2013.

⁴ Tout en étant héritier d'une longue tradition, notamment en Pologne sous l'occupation russe au XIX^e siècle et en Russie même où divers pamphlets contre l'Église orthodoxe et le gouvernement circulent à partir de la fin du XVIII^e siècle, le *samizdat*, dans sa définition la plus brève, désigne la distribution des écrits non censurés, sans recours à une maison d'édition officielle et sans la permission des autorités. Gordon H. Skilling, *Samizdat and an Independent Society in Central and Eastern Europe*, Columbus, Ohio State University Press, 1989, p. 3.

⁵ Sur l'engagement politique de l'écrivain d'Europe centrale, orientale et balkanique et son rôle de prophète (*vates*) ou de porte-parole de son peuple ont été publiées de nombreuses études. Pour ne citer que des travaux comparatistes, outre l'ouvrage déjà mentionné de Wachtel, voir en français Michel Maslowski, Didier Francfort et Paul Gradwohl (dir.), *Culture et identité en Europe centrale : canons littéraires et visions de l'histoire*, Paris, Institut d'études slaves, 2011 ; en anglais, Marcel Cornis-Pope et John Neubauer (eds.), *History of the Literary Cultures of East-Central Europe. Junctures and Disjunctures in the 19th and the 20th Centuries*, vol. I, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 2004 et les quatre volumes anthologiques de la série *Discourses of Collective Identity in Central and Southeast Europe (1770-1945)*, Budapest et New York, CEU Press, 2006-2008.

sort des écrivains des pays post-communistes : « *Lucky is the people whose literature need no longer be universally relevant.* »

La première partie de cet ouvrage est donc consacrée aux « nouveaux » visages de l'écrivain et aux nouveaux défis qu'il doit affronter après le communisme : dans leurs études sur les évolutions connues depuis 1989 et 1991 par les scènes littéraires tchèque et russe, Petra James et Hélène Mélat mettent à jour un certain nombre de jalons qui permettent de voir comment l'effervescence initiale a été relayée par des désenchantements mais aussi par de nouvelles stratégies d'auteurs pour gagner un lectorat (parfois, au prix de la qualité de l'œuvre). Leur périodisation des deux dernières décades est commune à celle qu'établit Cécile Kovacshazy dans son étude sur les littératures tsiganes de l'espace post-communiste. Les écrivains ont pu renoncer à certains genres, comme la poésie, au profit d'autres jugés plus accessibles, ainsi que l'évoque Sibylle Goepper en montrant comment quatre poètes de l'ancien territoire de la RDA sont parvenus, parfois au bout d'un long silence, à refonder leur lyrisme dans une prose autofictionnelle. À voir le rayonnement qu'elle continue d'exercer dans un pays comme la Géorgie, la poésie confirme son lien intime avec une certaine liberté qui ne s'épanouirait que dans la censure. En revenant sur le décalage fondamental entre les intellectuels tchèques et allemands au temps du communisme, l'essai de Jan Faktor, écrivain allemand d'origine tchèque et très en vue sur la scène littéraire actuelle, décrit les conditions d'un art alternatif allemand, qui présage ce qui se passera dans les années de la transition en ex-RDA. Enfin, en accord avec les conclusions de Wachtel, il se dégage des études de Petra James, Hélène Mélat et, pour la littérature polonaise, Kinga Siatkowska-Callebat, l'idée que l'écrivain n'a pas renoncé à être une voix publique et continue à chercher de nouvelles façons d'exister dans les débats de société. Kinga Siatkowska-Callebat montre quant à elle comment les années 2003-2005 ont connu l'explosion d'un genre pourtant jugé désuet, le roman engagé, qui permet à ces auteurs qui jouent avec ses codes d'amorcer une réflexion politique en décalage avec les discours dominants. En revanche, l'examen des littératures tsiganes par Cécile Kovacshazy montre combien l'étiquette minoritaire, discriminante (de façon négative ou positive), empêche les écrivains tsiganes d'être réintégrés en tant qu'acteurs de la culture de leurs pays, alors que rejetant la victimologie, ils affirment l'individualisme dans leur écriture. La spécificité des littératures tsiganes offre un contrepoint crucial aux renforcements des repères nationaux tout en ouvrant une piste encore partiellement explorée par la recherche universi-

taire contemporaine, où l'écrivain minoritaire est de fait acculé à un exil intérieur⁶.

La relecture du passé est en effet l'un des enjeux-clés des littératures post-communistes. Or, comme le signale l'introduction historique d'Antoine Marès, les sociétés post-communistes ont toutes vu le retour en force d'un paradigme politique : le nationalisme. Certes, les régimes communistes ont entretenu avec lui des rapports complexes, en essayant d'intégrer les folklores dans leurs rituels (comme le dévoilait déjà en 1967 *La Plaisanterie* de Milan Kundera, qui évoque la pratique folklorique de la chevauchée des rois instrumentalisée par les autorités communistes locales), sinon en usant d'une rhétorique ouvertement nationaliste (pensons à la Pologne ou à la Roumanie). Mais officiellement, cette idéologie était dénoncée comme un mirage de solidarité jeté aux yeux du prolétariat par les maîtres capitalistes.

La deuxième partie de notre ouvrage évoque donc le rôle joué par les littératures post-communistes dans l'élaboration des mythes identitaires et comment elles oscillent entre crispations et décripations nationales. Vitaly Chernetsky pour l'Ukraine contemporaine, Antoine Chalvin, dans le contexte estonien, Marija Mitrović pour les littératures de l'ancien espace yougoslave, et Atinati Mamatsashvili-Kobakhidze pour le champ littéraire géorgien, observent la façon dont les écrivains réagissent à la montée des nationalismes dans leurs cultures respectives, et pour une part, décident de braver cet impératif renouvelé d'une littérature portant les valeurs de la nation. La nouvelle de Svjetlan Lacko Vidulić, « Ljudevit K., victime de la guerre Patriotique », par exemple, aborde avec mélancolie un thème central de la littérature post-yougoslave, les guerres des années 1990. Les auteurs ukrainiens analysés par Vitaly Chernetsky, Yuri Andrukhovitch et Oksana Zaboujko, contestent les grands mythes identitaires de la culture ukrainienne. L'extrait des *Explorations sur le terrain du sexe ukrainien* de Zaboujko proposé ici s'attaque ainsi au mythe de la femme ukrainienne. Ces auteurs perturbent en effet les codes identitaires et jouent avec des traditions plongeant parfois leurs racines dans l'époque médiévale. Ainsi Andrus Kivirähk et Indrek Hargla, les deux auteurs estoniens contemporains qu'étudie Antoine Chalvin, abolissent-ils dans une écriture ludique les frontières entre les genres en intégrant des modèles issus de la « basse culture ». Arthur Klinaù, l'auteur biélorussien étudié par Virginie Symaniec, explore quant à lui dans une ville allégorique le passé refoulé par la culture biélorussienne en redonnant au genre du guide touristique

⁶ Ce dialogue a été engagé dans un ouvrage récent sur la littérature polonaise : *Minorités littéraires (et autres) en Pologne*, Agnieszka Grudzinska et Kinga Siatkowska-Callebat (dir.), *Cultures d'Europe centrale*, hors-série n° 8, 2012.

des lettres de noblesse depuis longtemps perdues. Dans cette remise en question des identités nationales, l'esthétique choisie varie, et ne se réduit pas au postmodernisme. Il est intéressant de constater que des écrivains effectuent un retour aux traditions du modernisme (ainsi Danilo Kiš est devenu le modèle d'écrivains serbes, croates et bosniaques contemporains, comme l'explique Marija Mitrović), ou que dans le cas géorgien, la forme reste traditionnelle lorsqu'elle conteste l'emprise de la morale nationaliste et théocratique sur la culture.

La dernière partie de cet ouvrage, intitulée « Les esthétiques littéraires à l'épreuve de l'Histoire », articule le lien entre la transition géopolitique et les nouveaux enjeux esthétiques des littératures post-communistes. Car la levée de la censure n'engendre pas nécessairement la recherche de nouvelles esthétiques. Comme l'implique l'étude de Xavier Galmiche sur le « romanesque déjanté », mais aussi la mise en parallèle entre les deux derniers tournants de siècle dans le champ littéraire bulgare par Marie Vrinat-Nikolov, les chemins du romanesque repassent par la poétique moderniste. Et comme le suggère Martin Petras en faisant le bilan du dialogue lancé par l'histoire littéraire tchèque avec la vie éditoriale depuis 1989, la critique littéraire est elle aussi guidée par les paradigmes dégagés des grandes polémiques littéraires du XIX^e siècle. Le paradigme postmoderne, qui affirme l'émiettement de la totalité et se fonde sur le bric-à-brac et le palimpseste, le fragment, et la non-hiérarchisation des genres, demeurera donc une clé de lecture à la fois stimulante et problématique. En effet, comme le montrent plusieurs études, dont celles de Petra James, Marija Mitrović, Martin Petras et Kinga Siatkowska-Callebat, l'esthétique postmoderne présente un aspect puissamment éthique, ce qui constitue une continuité entre les littératures avant et après la chute du communisme. Son appropriation et ses modèles sont fortement liés à un aspect générationnel : les aînés revendiquent l'éthique d'un art pour l'art quand les plus jeunes s'interrogent sur leur engagement. Ainsi la nouvelle « Thé à la cerise » de Guéorgui Gospodinov, un auteur né dans des années 1960 charnières, témoigne de la liberté pour les écrivains d'une génération plus âgée de s'abstenir de tout engagement autre qu'esthétique.

Néanmoins les littératures ici évoquées portent une crise du récit liée aux défis de l'histoire contemporaine, qui parfois peut céder le pas aux effets de listes, de recettes, ou comme l'écrit Xavier Galmiche, au « post-néo-multi ». Cette crise menace aussi de voir la transgression littéraire se transformer en naufrage de la qualité – et c'est pourquoi on constate chez de plus jeunes auteurs un retour aux formes littéraires classiques (et au réalisme !). Mais cette crise est aussi porteuse d'innovations : c'est le sens que donne Marie Vrinat-Nikolov à son analyse des espaces conquis par la littérature bulgare, entre paradigme postmoderne

et nouvelles oralités. Cette tension entre l'innovation esthétique et le piège commercial est particulièrement lisible dans l'étude de Clara Royer sur la confrontation de l'auteur de fiction à la matière première de l'historien, les archives.

En refermant ce volume, le lecteur aura pu découvrir une partie des nouvelles libertés explorées par les littératures depuis la fin du communisme tout en saisissant les défis et les contraintes inédits auxquels les écrivains doivent faire face.

Sortie du communisme en Europe médiane

Problèmes et enjeux

Antoine MARÈS

Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Les événements qui entourent la sortie du communisme en Europe médiane et orientale soulèvent une série de questions auxquelles historiens et politistes se consacrent depuis une vingtaine d'années, s'interrogeant notamment sur l'étrangeté de la chute du bloc soviétique, qui n'a pas été précédé par un affrontement militaire, annonciateur en général de la chute des empires¹. Je ne me limiterai ici qu'à deux aspects du problème : d'une part les causes de cet effondrement et, plus brièvement, ses modalités, d'autre part, les défis devant lesquels il a placé les sociétés et leurs élites².

Les causes

Les signes d'un délitement n'ont pas manqué, même si leur portée n'a été qu'imparfaitement appréciée par les observateurs : ils concernent avant tout le centre du pouvoir soviétique et, secondairement, sa périphérie³.

¹ Par exemple, Olav Njølstad (ed.), *The Last Decade of the Cold War*, Londres-New York, Frank Cass, 2004 ; Vladislav Zubok, *A Failed Empire: the Soviet Union in the Cold War from Stalin to Gorbachev*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007 ; Andréï Kozovoï, *La Chute de l'Union soviétique, 1982-1991*, Paris, Tallandier, 2011. Et, de manière plus générale, le numéro « Empires » de la revue *Monde(s) histoire espaces relations*, n° 2, Armand Colin, novembre 2012.

² Cet article reprend et actualise mon « Central Europe in the 'Fifth' Enlargement of the European Union », in Wilfried Loth (ed.), *Experiencing Europe, 50 Years of European Construction 1957-2007*, Baden-Baden, Nomos, 2009, p. 326-345.

³ Le fait que je ne traite pas ici de l'environnement international ne signifie pas qu'il n'ait pas été déterminant dans le processus. Voir Georges-Henri Soutou, *La Guerre de Cinquante Ans. Les relations Est-Ouest 1943-1990*, Paris, Fayard, 2001.

Un centre qui se fragilise

Au centre, le système soviétique, comme tout système à prétention totalitaire, était un système rigide, « génétiquement incapable de s'adapter à de nouvelles conditions », et donc difficilement réformable⁴. Cela s'est traduit notamment par le caractère inflexible de la domination soviétique sur ses satellites : toutes les tentatives de remise en cause des structures existantes ont échoué, en 1956, 1968 ou 1981. Le système avait peur de la diversité, ne savait pas la gérer et craignait sa contagion. Sa nature et même ses grandes caractéristiques (monopole du parti communiste, étatisation et gestion centralisée de l'économie, surveillance policière de la société et censure, méfiance fondamentale à l'égard de l'extérieur, etc.) n'ont donc jamais pu être modifiées en profondeur, de telle manière que les régimes défaits entre 1989 et 1991 étaient dans leurs grandes lignes – et malgré quelques aménagements – ceux qui avaient été mis en place par le stalinisme⁵.

À cette explication de fond de l'effondrement du bloc s'ajoutent des facteurs plus conjoncturels que, faute de recul suffisant, il est difficile de hiérarchiser.

Dans le mouvement de balancier propre à l'histoire intérieure soviétique, les années 1980 et le système Gorbatchev s'inscrivent dans une phase de « communisme mou », variante de « réformisme communiste⁶ ». Il valait mieux changer les méthodes de gestion d'un empire en proie à la diversification que de tenter de gérer la diversité elle-même. Alors que l'idée d'une réforme éclot dans la période qui suit la disparition de Leonid Brejnev, Mikhaïl Gorbatchev, conscient du retard de l'URSS dans la compétition mondiale quand il arrive au pouvoir en 1985, est déjà persuadé de sa nécessité. Il sait notamment que l'URSS, enlisée en Afghanistan, n'a plus les moyens de sa politique extérieure. La situation n'est pourtant pas désespérée : la croissance est encore de 3 % par an. Jacques Lévesque a noté que le problème majeur de l'URSS

⁴ Michel Heller, *L'Utopie au pouvoir, l'histoire de l'URSS de 1917 à nos jours*, Paris, Calmann-Lévy, 1982.

⁵ Tout cela sous réserve d'analyses plus fines qui démontreraient des phénomènes de convergences entre sociétés occidentales et sociétés est-européennes au cours des dernières décennies (modes de consommation réalisés ou rêvés, prise de conscience écologique face à un environnement dévasté, repliement général sur la sphère privée, etc.).

⁶ Martin Malia, *La Tragédie soviétique, histoire du socialisme en Russie 1917-1991*, Paris, Seuil, 1995.

tient alors à la prédominance, pernicieuse, du débat politique sur le débat économique⁷.

Gorbatchev essaie de réformer par le Verbe et en bouleversant les cadres du parti face à un appareil brejnévien enraciné depuis dix-huit ans : en six ans, il change à trois reprises l'appareil local et central, provoquant des purges sans précédent depuis Staline. Cette déstabilisation empêche les directives (déjà faiblement appliquées précédemment) d'être répercutées et les institutions de fonctionner. La tentative de mettre en place des Conseils nouveaux (Soviets) échoue aussi. En conséquence, les tendances centrifuges et les pouvoirs féodaux sont favorisés alors que des individus s'efforcent à tout prix de préserver les pouvoirs acquis la veille ou l'avant-veille dans les Républiques périphériques.

Paradoxe, la *glasnost* enlève tout crédit aux mythes qui ont toujours soutenu le système : ses mesures, ainsi que celles de la *perestroïka*, s'empilent de manière contradictoire et contribuent finalement à l'échec de la réforme. Cette idéologie de transition désarme les conservateurs sans rien annoncer pourtant de révolutionnaire : personne ne soupçonne en 1985 l'ampleur des concessions que Gorbatchev est prêt à faire. Est-il lui-même conscient des implications des réformes qu'il préconise d'introduire dans un monde rigide ? Sait-il que mettre un terme aux relations conflictuelles avec le monde capitaliste aura de tels effets sur le monde soviétique ? Pense-t-il qu'en octroyant à ses alliés une plus large autonomie, il les engage sur la voie de l'autodétermination ?

Au départ, la politique de Gorbatchev fait partie d'un vaste projet de transformation de l'ordre international en Europe par une atténuation contrôlée de sa division dont l'URSS escompte des bénéfices. De fait, en affirmant le non-recours à la force, en acceptant un certain pluralisme, en se désengageant militairement et en abandonnant la parité du déploiement des missiles, en présentant enfin la vision d'un monde interconnecté et interdépendant qui offre un nouveau sens de l'histoire, cette politique bouleverse les équilibres qui prévalaient jusque là en Europe. Elle débouche sur le concept de Maison commune européenne, sans les États-Unis et sans militarisation de l'Allemagne, mais éventuellement avec les premiers si cela peut faire avancer cette idée. En revanche, Gorbatchev est très prudent vis-à-vis des satellites et prône la non-ingérence, même si le langage de la *perestroïka* en 1987 (l'idée selon laquelle chaque PC peut suivre sa voie, tout en contribuant à de meilleures performances économiques) accentue les clivages. La politique est de plus en plus subordonnée aux développements de la *peres-*

⁷ Jacques Lévesque, 1989, *la fin d'un empire : l'URSS et la libération de l'Europe de l'Est*, Paris, Presse de Sciences Po, 1995.

troïka et aux impératifs de l'amélioration des relations Est-Ouest, le problème de l'aide occidentale devenant crucial pour le succès de ses réformes.

Par conséquent, la place de l'Europe médiane est moins importante pour les Soviétiques : les préoccupations stratégiques se diluent au profit des préoccupations économiques. C'est seulement en 1988 que Gorbatchev indique clairement à ses partenaires la révocation de la doctrine Brejnev, ce qui signifie que les dirigeants centre-européens en place auront à faire face seuls à la contestation intérieure. En décembre, Moscou annonce unilatéralement le démantèlement de certaines forces conventionnelles. 1988 est donc un temps d'accélération dans la dissociation des politiques des satellites : certains décident alors d'entrer en relations avec leurs oppositions ; d'autres, au contraire, se crispent et accentuent la répression. La question a même été soulevée d'un éventuel plan de désengagement soviétique en Europe centrale. Gorbatchev l'a nié. Mais on sait que des études ont été menées pour apprécier le poids économique des démocraties populaires : l'approvisionnement en matières premières et en énergie à des coûts inférieurs à ceux du marché mondial, le mauvais fonctionnement du Conseil d'aide économique mutuelle (Comecon ou CAEM) – notoirement handicapé par les dysfonctionnements polonais – ont vraisemblablement joué dans l'appréciation relative des avantages à retirer du maintien du bloc⁸. A peut-être aussi joué une certaine sous-estimation des satellites de la part de Gorbatchev. L'incertitude la plus grande règne alors sur ce que l'URSS est capable de tolérer sur le plan géostratégique. En Occident, pratiquement personne (y compris les services secrets) n'a prévu ni anticipé un désengagement soviétique aussi rapide.

La stratégie confuse de la *perestroïka* et de la *glasnost* qui visait fondamentalement à régénérer le système communiste sans en altérer la nature a été en fait une véritable boîte de Pandore qui ne pouvait être refermée sans une répression massive. Mais l'idée avait déjà été abandonnée, car elle aurait entraîné une suspension de l'aide occidentale dont la recherche était elle-même à l'origine du nouveau cours. Gorbatchev paraît de ce point de vue comme l'arroseur arrosé : comme fossoyeur de l'URSS, beaucoup le haïssent en Russie alors que les Occidentaux lui savent gré de son rôle capital dans cette transition pacifique. En même temps, on découvre chez lui un certain idéalisme qui tranche avec ses prédécesseurs. Mais une fois constaté le pourrissement du

⁸ Voir *idem*, chapitre 5. Et surtout le fondamental recueil de documents édité par Svetlana Savranskaya, Thomas Blanton et Vladislav Zubok, *The Peaceful End of the Cold War in Europe, 1989*, Budapest et New York, CEU Press, 2010. La question est évoquée le 10 mars 1988 au Politburo du comité central du PCUS (p. 265-267).

régime, le *leader* soviétique avait-il vraiment le choix de ses moyens ? N'était-il pas inéluctablement entraîné sur une pente réformatrice qui équivalait à la fin du régime⁹ ? Les exemples de 1956 en Hongrie et de 1968 en Tchécoslovaquie sembleraient confirmer une telle thèse.

Une périphérie qui s'éloigne

Les satellites d'Europe médiane ont été influencés par l'ensemble de cette politique, qu'ils l'aient suivie ou combattue, et en particulier par les ultimes tournants internes à l'URSS de septembre 1988 (l'attaque frontale de Gorbatchev contre les structures conservatrices) et de juin 1989 (les élections qui tournent en faveur des libéraux), puis par le début de décomposition de l'URSS, incarnée par la chaîne humaine qui réunit un million de Baltes de Tallinn à Vilnius, le 23 août 1989. Mais des éléments plus spécifiques ont aussi joué dans cette périphérie occidentale de l'empire soviétique¹⁰.

Le premier touche à l'origine du pouvoir communiste et à sa perception par les opinions nationales, dont l'étude comparée reste à faire. Dans nombre de pays, il est originellement ressenti comme une importation imposée par l'occupant au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, notamment en Pologne et en Hongrie, deux pays marqués par une russophobie historique. Les événements de 1956 (et de 1981 pour la Pologne) ont renforcé le sentiment que le régime était exogène, quels qu'aient été les accommodements et les concessions du pouvoir. La dimension nationale du rejet est donc importante et se nourrit d'images antagonistes anciennes. Retrouver sa souveraineté – même si le propos reste implicite – devient un moteur collectif dans des pays occupés par les troupes soviétiques. La Roumanie confirme explicitement le rejet par une surenchère nationaliste accompagnée d'un durcissement interne qui n'a d'équivalent qu'en Albanie.

Le régime est dévalué dans les démocraties populaires parce qu'il est perçu comme étranger et parce qu'il n'a pas atteint ses objectifs. Les échecs de l'Union soviétique (la mise en échec par la résistance afghane à partir de décembre 1979 et l'accident de Tchernobyl en avril 1986) renforcent ce sentiment d'illégitimité du régime, qui, par ailleurs,

⁹ C'est la conclusion de Martin Malia, *op. cit.*

¹⁰ Sur l'Europe médiane soviétisée, en français, François Fejtö, *Histoire des démocraties populaires*, 3 vol., Paris, Seuil, 1953-1992 ; Jacques Rupnik, *L'Autre Europe. Crise et fin du communisme*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1990. En anglais, le classique *Return to Diversity. A Political History of East Central Europe Since World War II*, New York-Oxford, Oxford University Press, 2008, de Joseph Rothschild et Nancy Wingfield. Et pour le contexte international de la guerre froide sur le temps long, outre G. H. Soutou : Wilfried Loth, *Overcoming the Cold War. A History of Détente*, New York, Palgrave, 2002.

n'assure plus l'ascension sociale : il s'est enkysté dans une reproduction des élites de la *nomenklatura* devenue insupportable dans une situation économique dégradée – qui peut aller jusqu'à la pénurie – dans la plupart des pays du bloc.

Dans les années 1980, le système communiste a en effet échoué dans toutes les démocraties populaires à répondre aux aspirations au mieux-être. On constate une baisse des revenus et un certain épuisement. Les machines économiques se sont grippées : soit elles sont surendettées avec des résultats médiocres, soit elles ont fait le choix de l'enfermement, ce qui est encore plus douloureux pour les citoyens. Seuls quelques segments de la société sont satisfaits, divers selon les pays (par exemple certaines coopératives agricoles en Moravie), en dehors d'une *nomenklatura* qui bénéficie d'avantages qui paraissent exorbitants dans des sociétés à prétentions égalitaires.

Les aspirations consuméristes sont devenues d'autant plus impératives que l'accès aux médias a franchi les frontières. Pour des raisons de coûts et de performances techniques, le brouillage des radios occidentales a été interrompu¹¹. Sur les marges, c'est même la télévision qu'on peut capter (allemande, autrichienne, italienne). Dans nombre de pays, la mobilité touristique a augmenté : autant d'occasions de découvrir d'autres mondes ou d'avoir des contacts avec des étrangers. En bref, l'information est de moins en moins contrôlée par le pouvoir : elle pénètre même si les frontières restent étanches, et elle est même produite parfois sur place (*Solidarność* en Pologne et les publications des dissidences).

Or, les oppositions se sont renforcées dans la plupart des satellites en s'appuyant en particulier sur les résultats de la troisième corbeille des accords d'Helsinki signés le 1^{er} août 1975. Elles reposent sur la défense des droits de l'homme, sur les Églises (catholiques – qui ont de plus l'appui du Vatican de Jean-Paul II, élu pape le 16 octobre 1978 –, mais aussi protestantes), sur des forces plus nationales, voire nationalistes. Elles se doublent de l'activité des exilés, qui ont parfois des relais importants dans les médias et dans le monde politique occidental. Le raidissement des hommes au pouvoir ne fait que renforcer l'écoute des oppositions : un contre-pouvoir idéologique commun se forme en Europe centrale – la Pologne joue à cet égard un rôle moteur.

Pour ceux qui sont enfermés, l'aspiration à la liberté est une évidence : la recherche de l'intérêt collectif dont se prévaut le pouvoir est démentie de façon tellement évidente par la réalité que les individus,

¹¹ Jacques Sémelin, *La Liberté au bout des ondes. Du coup de Prague à la chute du mur de Berlin*, Paris, Belfond, 1997.

parfois avec la complicité du pouvoir lui-même, se sont repliés sur la sphère privée, sur la satisfaction des besoins familiaux et personnels, au détriment de la sphère publique et de l'intérêt général. Le développement de l'individualisme et du consumérisme a été à la fois la condition de la survie du régime et un des effets pervers qui l'ont tué. Il arrive un moment où le double langage obligé devient insupportable, malgré le plaisir pervers du « ketman¹² ».

L'historien polonais Leszek Kuk a souligné à juste titre un autre aspect démythificateur : dans l'Europe intégrée et pacifique du Marché commun élargi, il n'y plus ni menace militaire ni remise en cause des tracés frontaliers¹³. L'URSS avait fondé en partie son alliance privilégiée avec certains pays d'Europe centrale sur la garantie qu'elle leur accordait face à une Allemagne supposée « revancharde » : celle-ci n'est plus justifiée.

Il y a eu enfin une « trahison des élites ». Le régime communiste s'est débattu pendant l'ère Brejnev dans un quadrilatère de forces constitué par les bureaucrates, les technocrates, les intellectuels et les ouvriers. Les deux derniers sont le moteur de la contestation et c'est la résistance des bureaucrates au changement qui a poussé les technocrates (les nouvelles couches moyennes supérieures) à opter pour un système où leurs compétences pourraient s'épanouir de façon plus satisfaisante : on le verra dans le processus de conversion de certaines élites communistes, disposant de compétences techniques et de réseaux, en cadres de la nouvelle société capitaliste¹⁴.

Des scénarios diversifiés

Il faut compléter ce tableau général par trois remarques relatives au processus de sortie du communisme :

En premier lieu, l'« effet domino » apparaît déjà dans la solidarité qui s'est développée internationalement entre dissidents dans les années 1980. Certaines préoccupations écologiques sont aussi transfrontalières. Quant à la chronologie des chutes de régime : Pologne, Hongrie, RDA, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Roumanie, Albanie, elle illustre bien comment la contestation s'est diffusée par capillarité, mais à des rythmes

¹² Czesław Miłosz, *La Pensée captive*, tr. fr. A. Prudhommeaux et l'auteur, Paris, Gallimard, 1953. Ce concept persan, présenté par Gobineau dans *Philosophies et religions en Asie centrale* (Didier, 1866), s'applique particulièrement bien aux modes de fonctionnement des citoyens sous le régime communiste. Le propre des dissidents est précisément de rompre avec cette loi du silence et du double langage.

¹³ Leszek Kuk, *La Pologne du post-communisme à l'anti-communisme*, Paris, L'Harmattan, 2001.

¹⁴ Georges Mink, Jean-Charles Szurek, *La Grande Conversion*, Paris, Seuil, 1999.

différents. On a parlé de 10 ans pour la Pologne, 10 mois pour la Hongrie, 10 semaines pour la RDA, 10 jours pour la Tchécoslovaquie : ainsi a-t-on une idée à la fois des liens et de la diversité des modalités de transition¹⁵.

Or, les sorties du communisme se sont déroulées selon trois scénarios principaux : les tables rondes pour la Pologne et la Hongrie, les manifestations de masse en RDA et en Tchécoslovaquie, les révolutions de palais en Bulgarie, en Roumanie et en Albanie (la Yougoslavie constituant un cas spécifique). Ces différents modèles vont influencer le rapport au politique dans les années 1990.

Enfin, il faut mentionner un phénomène trop souvent négligé par les observateurs : la montée des nationalismes au sein des États dits socialistes dans les années 1980. Au-delà des dissensions yougoslaves bien connues, on peut évoquer les tensions entre communistes tchèques et slovaques, le différend hungaro-roumain sur la Transylvanie et, à l'inverse, la solidarité panallemande, etc. Il s'agit là d'un phénomène général qui contribue à desserrer l'étreinte soviétique, mais qui va avoir des traductions politiques, voire pathologiques, après 1989¹⁶.

La mobilité croissante des années 1970 et 1980, l'impossibilité pour le pouvoir soviétique de contrôler les flux d'information, les performances de plus en plus médiocres des régimes en place, la prise de conscience de la faiblesse du « protecteur soviétique », l'impact des accords d'Helsinki¹⁷, le désordre involontairement créé par les réformes lancées par Mikhaïl Gorbatchev, l'effritement des partenaires, le contexte international et la volonté américaine, tout cela a favorisé les événements de l'année 1989. Mais au-delà de cette tentative d'analyse demeure le mystère de la chute d'un empire sans affrontement militaire direct : le monde est resté dans le cadre d'un simulacre guerrier (sauf à la périphérie du monde industriel), et l'on peut s'interroger sur le déplacement du conflit vers le domaine économique et technologique, qui a

¹⁵ Timothy Garton Ash, *La Chaudière, Europe centrale 1980-1990*, Paris, Gallimard, 1990, ou encore Pierre Kende et Aleksander Smolar (dir.), *La Grande Secousse. Europe de l'Est 1989-1990*, Paris, Presses du CNRS, 1990.

¹⁶ Jacques Rupnik, « Le réveil des nationalismes en Europe du Centre-Est », in *La Grande Secousse, op. cit.*, p. 201-215, pointe le phénomène. Mais il manque une étude comparative systématique du rapport entre nationalisme et communisme dans les démocraties populaires (Katherine Verdery a été pionnière sur le cas roumain : *National Ideology Under Socialism: Identity and Cultural Politics in Ceaușescu's Romania*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1991).

¹⁷ Élisabeth du Réau et Christine Manigand (dir.), *Vers la réunification de l'Europe. Apports et limites du processus d'Helsinki de 1975 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2005.

provoqué dans les années 1980 un déséquilibre définitif auquel l'URSS a été incapable de faire face.

Les défis

La surprise

Il convient tout d'abord de souligner la surprise provoquée par cet effondrement, partagée à la fois par les observateurs et par les intéressés. Pour prendre l'exemple français, quelques historiens ou essayistes ont bien tenté d'analyser les faiblesses de l'URSS et du bloc soviétique : Emmanuel Todd, dans *La Chute finale*¹⁸, et Hélène Carrère d'Encausse, dans *L'Empire éclaté*¹⁹, ont développé des scénarios qui ne se sont ni l'un ni l'autre avérés fondés, malgré l'intuition d'une fragilité ; Jean-Baptiste Duroselle, en revanche, dans sa réflexion théorique sur le temps long, intitulée *Tout empire périra...*²⁰, anticipait ce qui allait advenir en rappelant cette règle historique de la fin inéluctable des empires et en mettant l'accent sur le concept de dignité comme moteur social²¹. Les vieux concepts d'usure et de décadence, utilisés depuis le XVIII^e siècle pour l'Empire romain, pouvaient être aussi convoqués. Pourtant, les analyses, surtout chez les soviétologues, n'allaient pas jusqu'à prévoir ou envisager cet effondrement.

Comment expliquer cette myopie, cette faillite prévisionnelle et cette absence d'anticipation ? On peut donner quelques réponses, ici encore difficilement hiérarchisables :

Rappelons tout d'abord que les intéressés eux-mêmes ne prévoyaient pas cette chute. Les dissidents d'Europe médiane n'envisageaient pas la fin abrupte de l'emprise soviétique et de l'emprise communiste. Ils la souhaitaient, ils œuvraient pour, mais ne la voyaient ni à court ni à moyen terme. Leur engagement était plus d'ordre éthique, moral et personnel, que social et collectif. Même s'il pouvait être intellectuellement et spirituellement vital, leur combat ne débouchait pas forcément sur une transformation immédiate et fondamentale de leur société. Par conséquent, le monde occidental n'avait pas de relais en Europe mé-

¹⁸ Paris, Robert Laffont, 1976.

¹⁹ Paris, Flammarion, 1978. En revanche, l'auteur a bien souligné le poids de la crise du bloc, même si elle en tire des conclusions allant dans le sens d'un renforcement de l'URSS, voyant dans les pays satellites un atout pour l'expansion du système (*Le Grand Frère*, Paris, Flammarion, 1983).

²⁰ Paris, Publications de la Sorbonne, 1981.

²¹ On n'oubliera pas cependant l'essai prophétique d'Andreï Amalrik, *L'Union soviétique survivra-t-elle à 1984 ?*, Paris, Fayard, 1970.

diane pour penser une rupture radicale et une recomposition européenne²².

D'autre part, la sur-idéologisation de la perception du bloc soviétique et l'habitude, depuis 1917, d'envisager le monde comme un affrontement irréductible et exclusif entre le capitalisme et le communisme (ou entre le « monde libre » et le monde de l'enfermement), de même que la surévaluation de la stabilité du régime, ont donné de l'URSS et de ses alliés une vision unitaire et massive qui a masqué ses faiblesses et son hétérogénéité : on ne remettait pas en cause, en général, la capacité de l'URSS à perdurer.

Enfin, mais la liste n'est pas close, les cadres mentaux de cette confrontation durable ne pouvaient être dissipés rapidement. De 1947 à 1989, la vision binaire de l'Europe s'est imposée d'autant plus facilement qu'elle convenait aux grandes puissances, et que le discours politique « réaliste » se conformait plus ou moins à cette contrainte ; sans négliger bien sûr l'intérêt des « soviétologues » à souhaiter, consciemment ou non, la pérennisation d'une situation qui justifiait leur statut et leur assurait des moyens parfois considérables.

Bien entendu, cette situation est à nuancer selon les pays. Elle est très largement partagée par les Américains, les Britanniques et les Français. Elle est un peu différente pour les Allemands, lancés à partir de la fin des années 1960 dans une *Ostpolitik* qui connaissait un certain succès. La dissolution de l'antagonisme Est-Ouest en était le fondement et la réunion de la RFA et de la RDA – l'objectif. Toutefois, la prise de conscience d'une individuation des démocraties populaires et des États socialistes s'est accentuée au début des années 1980 : elle a coïncidé avec le déclin de l'emprise soviétique sur la région et avec des phénomènes de mode culturelle, tels que la redécouverte de la matrice qu'avait été le monde viennois – et plus largement habsbourgeois – pour la modernité²³. L'élection au Saint-Siège du cardinal Karol Wojtyła en

²² Cf. les conclusions de M. Heller et A. Nekrich dans *L'Utopie et le pouvoir*, op. cit., édition de 1985, sur la « stabilité » de l'URSS. Sur ce point, les témoignages des dissidents concordent, de Prague à Moscou. M. Heller a toutefois une intuition prémonitoire sur l'impact des changements technologiques dans la confrontation avec le monde extérieur dans *La Machine et les rouages*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.

²³ Les textes d'écrivains comme le Tchèque Milan Kundera, le Polonais Andrzej Kuśniewicz, sans parler de la redécouverte des Autrichiens Zweig, Schnitzler, Roth, n'ont pas été pour rien dans cette sensibilisation nouvelle. La grande exposition parisienne sur Vienne a joué un rôle indéniable : *Vienne 1880-1938. L'apocalypse joyeuse* (dir. Jean Clair), Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1986. Ce n'est pas un hasard si les études fondamentales des Hongrois Jenő Szűcs et István Bibó sont traduites en français en 1985-1986. Il faut aussi souligner le rôle de Genève dans ce mouvement (Denis de Rougemont, André Reszler).

1978 et la politique des deux présidents américains, Ronald Reagan puis George Bush, ont également changé la donne. D'une manière générale, la perception médiatique de l'Europe médiane a été très largement décalquée sur les crises successives : hongroise, polonaise, tchécoslovaque, puis polonaise, avec une amplification liée à l'écho croissant des dissidences, dynamisé par les effets du traité d'Helsinki déjà cité.

Pourtant, en 1989, l'effet de surprise joue à plein, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. À l'extérieur, cela amène à ajuster de nouvelles politiques étrangères, ce qui n'est pas vital pour les pays occidentaux concernés. L'Europe médiane est-elle un nouvel espace de liberté qui élargit l'Europe occidentale ? Est-elle un champ d'expansion pour les économies de l'Ouest, notamment allemande ? Quelles formes d'association avec l'Occident lui accorder ? On verra par ailleurs les effets tragiques des hésitations transatlantiques sur la Yougoslavie. À l'intérieur, en revanche, cela nécessite une capacité d'improvisation nouvelle, aspect fondamental pour les pays héritiers du bloc.

Si l'Europe médiane – géographiquement centrale et culturellement occidentale – s'est trouvée « orientalisée » sur le plan géopolitique, il faut souligner la complexité du phénomène dans le temps et l'espace, avec des mouvements successifs d'unité et de diversité ; l'expérience communiste, doublée du déclin soviétique, a unifié certains de ses aspects et les sentiments d'hostilité, mais elle ne doit pas masquer le fait que les régimes communistes étaient aussi d'essence européenne, qu'ils n'étaient pas uniquement exogènes et que leur mise en place a également été pour certains un élément de modernité et de modernisation. Le paradoxe tient à ce que ce régime a été parallèlement plus ou moins ressenti comme une régression, incontestable pour les libertés. Par ailleurs, l'inclusion dans le monde communiste (voire dans l'Union soviétique pour les trois Pays baltes, la Biélorussie, la Moldavie et l'Ukraine) a été loin de signifier homogénéité : le monde baroque de Vilnius et le protestantisme de Riga et de Tallinn dénotent d'ancrages historiques différents qui perdurent après la soviétisation. Polonais, Tchèques, Slovaques, Hongrois, Slovènes etc., ont tous, au-delà de leurs différences linguistiques, une identité culturelle fortement individualisée. Cette diversité – traditions, expériences, réalités économiques, sociales et politiques – bien perçue en interne, a surgi après 1989, offrant immédiatement un paysage éclaté.

Quels choix ?

Les retrouvailles européennes de 1989 se sont déroulées dans l'enthousiasme. Les images de Berlin, de Prague ou de Bucarest ont

nourri l'actualité et la conviction générale que la liberté l'avait emporté – en France, dans le sillage du bicentenaire de la Révolution française²⁴. Cette euphorie a duré quelques mois. Dans le prolongement des aspirations antérieures, le mouvement s'est développé selon deux lignes : recouvrer une véritable indépendance nationale et la liberté en même temps que satisfaire des besoins de mieux-être mis sous le boisseau pendant des décennies. C'est dans ce cadre que les intellectuels n'avaient cessé d'affirmer leur occidentalité en dénonçant, que ce soit dans l'opposition ou en exil, le rapt dont leur pays avait été les victimes et en se rattachant expressément à une culture politique européenne qui se démarquait de la culture soviétique. Ils étaient les porte-parole d'une opinion dont l'occidentalisation avait en fait un double aspect : l'attirance pour une société de consommation apparemment prospère, et une volonté de sortir des contraintes multiples qui ligotaient les citoyens. Les médias, les responsables politiques (du moins dans leurs déclarations publiques), les opinions occidentales ont cru trop rapidement à une Europe enfin apaisée, démocratisée et réunifiée : les pays « libérés » devaient désormais être reconnaissants à l'Occident de son aide. Mais de quel Occident s'agissait-il ? Certains quiproquos sont nés alors, car la CEE devenue Union européenne, malgré ses prétentions, n'était à elle seule ni l'Europe, ni l'Occident.

Les sociétés, les *leaders* politiques, les responsables économiques ont alors été confrontés aux réalités : que faire²⁵ ? Si, à l'intérieur de l'Europe communautaire, ces événements ont provoqué des réactions diversifiées (avec un fort déficit d'information²⁶) sur la question allemande, sur le dilemme entre approfondissement et élargissement, sur le mode d'intégration de l'Europe médiane à l'Union, ils ont eu aussi pour effet de s'interroger comme on ne l'avait jamais fait encore sur l'Europe. Mais là n'est pas notre sujet²⁷.

À ce « que faire ? » imposé par la nouvelle donne géopolitique, les nouvelles élites ont dû rapidement réagir en se projetant dans le cadre

²⁴ La « révolution roumaine » de décembre 1989 a révélé à cette occasion le caractère pervers de l'image dans les analyses. Voir Catherine Durandin, « Les dessous de 1989 », in Pierre Verluise (dir.), *Une nouvelle Europe*, Paris, Karthala, 2006.

²⁵ Sur les interrogations « à chaud » : Pierre Kende et Alexandre Smolar (dir.), *La Grande Secousse*, Paris, Presses du CNRS, 1990 ; Françoise de La Serre, Christian Lequesne, Jacques Rupnik, *L'Union européenne : ouverture à l'Est ?*, Paris, PUF, 1994, qui donne une bonne idée des questionnements et des incertitudes de l'époque.

²⁶ Christian Lequesne et Jacques Rupnik, *L'Europe des Vingt-cinq. 25 cartes pour un jeu complexe*, Paris, Autrement/CERI, 2004.

²⁷ Antoine Marès, « Central Europe in the 'Fifth' Enlargement of the European Union », *art. cit.*